

LA ROBE SANS CORPS

Laissez-moi vous raconter

JEAN-FRANÇOIS CRÉPEAU

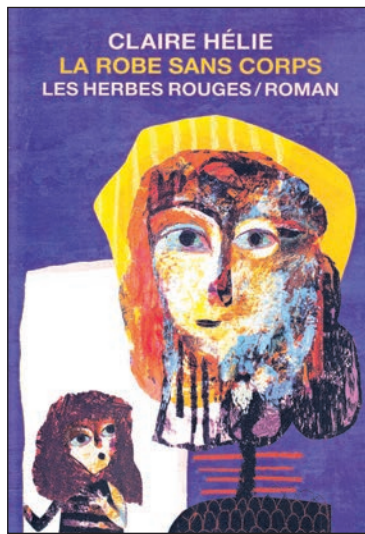


Claire Hélié s'aventure dans les avenues que lui ont inspirées les personnages d'un premier roman, *La robe sans corps* (Les Herbes rouges, 2020). Nul doute, nous sommes bien dans son Chicoutimi natal, mais surtout dans l'univers de la P'tite, une gamine à l'imagination débridée et convaincante.

Cette histoire a les allures d'une allégorie ou celles d'un conte tellement l'interaction entre les personnages les éloigne, puis les ramène dans leur quête initiale comme les marées. Qui raconte les aventures de la P'tite, de la Grande et de Gilo? Ce sera la P'tite, mais une voix hors champ prend ici et là le relais pour nous ramener dans la vérité du temps qui passe avant de remettre le témoin à l'enfant et à son imaginaire.

La P'tite a deux sœurs, une mère besogneuse et un père cordonnier. Dans cette famille, chaque jour de la semaine a un horaire immuable. Cela semble trop rigide pour la benjamine, elle qui cherche à se distinguer.

Du côté de la Grande, les choses sont tout autres. Sa mère et sa grand-mère lui fournissent tout ce que sa préadolescence réclame. Son oncle vicair lui sert de figure masculine depuis que son père a quitté le foyer familial. Tout lui



semble facile.

Puis, il y a le Vieux, un artiste autour duquel on a développé une aura mystérieuse que la P'tite est curieuse de percer. Il y a aussi madame Madore qui dirige la Maison de la culture et qui va révéler les liens entre la P'tite, la Grande et le Vieux comme le développeur utilisé autrefois dans les labos de photographie.

Chacune des 27 séquences du roman est comme un tableau dont l'ensemble constitue la trame de l'histoire. Pour souder ces éléments, parfois épars, Claire Hélié a imaginé huit intermèdes inspirés par les pages précédentes. Ces pauses ont les tons de poésies dont l'intensité varie selon les moments de l'action.

La quête de la P'tite consiste à vaincre sa timidité en imposant ses

rêves et en les réalisant à travers des projets, parfois démesurés. Il y a aussi son désir de connaître le Vieux, surtout d'entrer dans sa maison dont elle veut percer le mystère. Cela se produira tôt dans le récit et la relation entre elle et lui sera d'emblée excellente.

La P'tite revient fréquemment chez l'artiste, parfois accompagnée de M^{me} Madore qui projette une exposition de ses œuvres à la Maison de la culture. Ces visites lui apprennent que Gilo a une sœur décédée, Loreli, et un neveu Jocelyn que tous appellent Josse. Elle comprend les liens qui unissaient le frère et la sœur, et l'affection que Gilo porte à son neveu.

La Grande a plus confiance en elle-même que son amie, elle très entourée par sa mère, sa grand-mère et son oncle vicair. Elle entre dans les jeux de la P'tite et profite des plaisirs d'une enfance qui s'achève. Sa quête à elle, c'est de renouer avec son père et de comprendre la séparation de ses parents.

Qu'est-ce que « la robe sans corps » du titre? C'est le titre d'une séquence, mais surtout le récit que Gilo en a fait à la P'tite dont l'imagination sans cesse en ébullition a décidé d'en changer le cours. Ce sera encore l'occasion pour l'auteur de laisser l'enfant en plein délire créatif dont le talent et le savoir-faire seront bientôt reconnus.

Je soulignais plus tôt que ce

FAIRE LA MORALE AUX ROBOTS

(Atelier 10, 2020) par Martin Gilbert.



L'intelligence artificielle est un sujet qui a émergé en parlant d'applications capables d'identifier les gens atteints de la COVID-19 croisés dans la rue. L'essai de M. Gilbert s'intéresse à divers systèmes qui « sont appelés à occuper une place grandissante dans nos vies [et que] nous devons nous demander en fonction de quels principes moraux nous voulons les programmer, ce qui soulève des questions inédites. Qu'est-ce qu'un agent moral artificiel? Existe-t-il de bons et de mauvais robots? Et s'il est vrai que les machines reflètent les valeurs de ceux qui les conçoivent, comment éviter de reproduire certains biais et préjugés? S'intéresser à l'éthique des algorithmes, c'est se demander avec quelle sorte de robots nous souhaitons vivre. C'est faire de la philosophie appliquée en répondant à des enjeux concrets qui auront une incidence bien réelle sur notre monde. »

NOUVEAUX REGARDS SUR NOS LETTRES

(PUL, 2020) par S. Bernier et P. Hébert (dir).



La correspondance fut jadis un genre littéraire reconnu. Les échanges épistolaires ont pris divers aspects selon l'intention des correspondants, notamment les écrivains et autres artistes. « Les travaux récents sur l'épistolaire réunis dans le présent ouvrage montrent toute la richesse de la lettre. Elle sert à la fois de témoignage, de manuscrit, de carnet ou de journal pour l'auteur qui y puise la source de son œuvre; elle offre une fenêtre sans pareil sur la pensée et l'atelier de l'écrivain ou de l'artiste. Au Québec, les entreprises d'édition de correspondance et les travaux sur l'épistolaire se sont multipliés ces vingt dernières années. Rassemblant dix-neuf spécialistes de l'épistolaire au Québec, ce livre rend compte de percées effectuées dans ce champ de recherche. Comment lit-on l'épistolaire aujourd'hui et comment donne-t-on à lire les lettres d'Anne Hébert, Gabrielle Roy, Jacques Ferron et d'autres ».

roman tient de l'allégorie, car il tire profit d'une suite d'événements bien ficelée qui permet aux personnages de réaliser leur quête et de réunir autour d'eux ceux qui leur tiennent à cœur. Il me faut ajouter à cet assemblage d'événements, parfois étonnants, à la

fin heureuse que le ton poétique de *La robe sans corps* exige. Oui, la P'tite et la Grande ont droit au bonheur lequel se réfléchit sur celles et ceux qui les entourent. En cette époque de morosité, il fait bon se laisser emporter par la prose de Claire Hélié.

DVD

Le plaisir de revivre une belle époque de notre vie

PASCAL CLOUTIER



La belle époque



Je suis un grand admirateur de Guillaume Canet, acteur, réalisateur, producteur et scénariste. Le dernier projet auquel il associe son nom est l'affaire de Nicolas

Bedos, réalisateur et scénariste apprécié. Canet tient un rôle de soutien alors que Daniel Auteuil, toujours juste, s'implique dans le rôle principal. Fanny Ardant y est aussi présente et la jeune Doria Tillier y offre une belle performance.

Antoine (Canet) est à la tête d'une entreprise très particulière qui met en scène, à grands coups d'artifices, des décors d'époque et des atmosphères qui évoquent des souvenirs de ses clients.

Mises en scène élaborées et répliques marquantes, des individus qui veulent retrouver les moments importants de leur vie paient le gros prix pour que des acteurs jouent leur entourage et parfois même des gens importants et disparus de leur vie, pour le kick de revivre le moment.

Victor (Auteuil) ne s'entend plus avec sa femme avec qui il est tombé follement amoureux il y a 40 ans, dans un bistrot dont il se souvient des moindres détails. Le travail exécuté par la compagnie de mise en scène est tellement bon que Victor tombe amoureux de

l'actrice (Tillier) qui joue son coup de foudre de l'époque, celle qui est devenue sa femme (Ardant).

Bien qu'il soit difficile d'y croire et que les ficelles soient un peu grosses, l'exploitation de la nostalgie permet au scénario d'aller au-delà du décor, au-delà des effets et des souvenirs revisités. Les sentiments s'animent sur fond de véritable jeu de charme et de battements de cœur incontrôlables.

Il n'en demeure pas moins que *La belle époque* suscite chez le spectateur une envie de vivre l'expérience. Ce film a été le plus nominé à la dernière remise des Césars.

Le gendre de ma vie



Kad Merad est devenu une vedette de ce côté de l'Atlantique lorsqu'il a accepté le rôle principal dans *Bienvenue chez les Ch'Tits*, de Dany Boon. C'était en 2008. Une bouille quelconque, chauve et un âge difficile à cerner, le grand bonhomme est éminemment

sympathique et ses attitudes ne démentent pas ses origines à la fois algériennes et françaises. Son humour et la manière de jouer font mouche à tout coup.

Dans cette comédie un peu facile, l'acteur joue le rôle d'un obstétricien père de trois jeunes femmes. Sa femme (Zabou Breitman) et chacune de ses filles savent très bien que le pauvre a de graves problèmes avec les garçons qui fréquentent ses filles. De toujours, il leur fait peur. Quand Alexia revient au bercail à Marseille et se met à fréquenter un bellâtre, joueur de rugby (Guillaume Labbé), le bonhomme devient fou.

Le sujet n'a rien de nouveau, la manière d'en traiter non plus, et la caricature devient un peu grosse. Merad est égal à lui-même et ne nous convainc pas de ses sentiments de regret lorsqu'il constate être allé trop loin. Nous comprenons que l'homme décrit ici est malade, mais de se permettre de pousser si loin par amour de la caricature nous semble un peu exagéré. La comédie qui en

découle devient vite une niaiserie qu'on doit prendre à la légère.

Pauline Étienne, qui joue la jeune Alexia, a un look très particulier et son étonnante froideur fait de son personnage une intrigante image. Celui sur qui Alexia préférera porter son attention est un très jeune confrère de son papa médecin. Il est joué par un gringalet du nom de François Debblock qui possède le casting parfait pour son rôle. Ne croyez pas visionner un grand film. Loin de là.

